

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marcel Labine, Geneviève Amyot et Jean Désy, Lisa Carducci

Rachel Leclerc

Number 153, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71160ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2014). Review of [Marcel Labine, Geneviève Amyot et Jean Désy, Lisa Carducci]. *Lettres québécoises*, (153), 46–47.

☆☆☆☆ ½

MARCEL LABINE

Promenades dans nos dépôts lapidaires

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2013, 120 p., 15,95 \$.

Le jour où le monde a renoncé à lui-même

Voilà un livre qui ne sera pas remarqué par ces faux critiques (vous savez : les journalistes sportifs, les acteurs ou les humoristes promus au rang de « grands lecteurs ») qui nous dictent leurs critères de qualité et nous disent quoi lire, portant aux nues des titres qui cachent souvent de banals romans pour adolescents, les imposant aux adultes assoiffés d'histoires mais peu regardants que nous sommes.

T rès belle réussite que ce livre de Marcel Labine. Le poète a dû l'écrire, du moins en partie, à Petite-Rivière-Saint-François, puisqu'il a été bénéficiaire de la bourse Gabrielle-Roy. Cependant, n'espérez pas trop d'envolées lyriques depuis les hauteurs de Charlevoix. Le projet est tout autre, et plus vaste qu'une chaîne de montagnes. Il s'agit de penser la poésie comme une activité qui n'a laissé que des fossiles et de frêles objets empoussiérés, ou, au mieux, quelques *dépôts lapidaires*, ces derniers évoquant l'univers des pierres précieuses mais aussi celui des pierres tombales. Logique puisque le précédent titre de Marcel Labine était *Le tombeau où nous courons*.



Nous nous trouvons donc après une certaine époque, une époque où il existait quelque chose qu'on appelait des poèmes, et des personnes qui en étaient les lecteurs. Avec, bien sûr, une manière de penser qui ne semble plus possible aujourd'hui. Mais est-ce nous dans l'avenir, ces « aïeux » qui refusent d'abandonner le présentoir à poèmes ? « Dès le premier jour les aïeux s'agrippaient / au mobilier haletaient collés à la vitre / proche croyaient-ils d'en connaître la fin / ne consentant à quitter qu'au moment / où un gardien d'office les matraquait » (p. 15)

Un grand petit livre

Difficile de rendre ici justice à cet exercice magistral signé Marcel Labine. C'est un peu la fascinante histoire du naufrage d'une civilisation, de la perte fracassante du sens et, par le fait même, du don de la poésie. Mais comment avons-nous survécu ? « Le désœuvrement était la règle » (p. 20). Et nous voilà condamnés à l'ignorance : « nul ne sait plus comment écrire / la vie est aux abois livrés / aux chiens errants aux heures pâles » (p. 32). N'allez pas croire que ces *Promenades dans nos dépôts lapidaires* soit un livre triste et déprimant. Au contraire, voilà déployée l'énergie d'un poète au sommet de son art, qui parle de ce que nous sommes aujourd'hui et de ce que lui-même a été, petit enfant de la poussière, confiné dans une maison où n'entrait pas le poème. « Ta vie se joue par ta tête et tes jambes / tu cours sans le vouloir tu marches et bouges / tu ne lis rien pour rien sans imagination » (p. 57). Une fois



MARCEL LABINE

Difficile de rendre ici justice à cet exercice magistral signé Marcel Labine.

adulte, l'homme n'a pas perdu l'élan et la pulsion, la transgression nécessaires à toute création. Tout son livre en témoigne, et l'auteur fait le vœu qu'aucun miroir aux alouettes ne vienne le détourner de l'essentiel, en l'occurrence de l'invention poétique. « Tant de causes perdues s'offrent en sacrifice / [...] / c'est une tentation de veille qui me vient au crâne / lorsque entre les salles encombrées de nos dépôts / lapidaires je tente de percevoir ce qui me lie aux autres » (p. 104) On a alors une pensée pour Gabrielle Roy, dont le personnage d'Alexandre Chenevert, dans le roman éponyme, a tant voulu transformer son inquiétude en don de soi et mettre à profit sa part d'humanité.

☆☆☆☆ ½

GENEVIÈVE AMYOT ET JEAN DÉSY

Que vous ai-je raconté ? Correspondance 1990-2000'

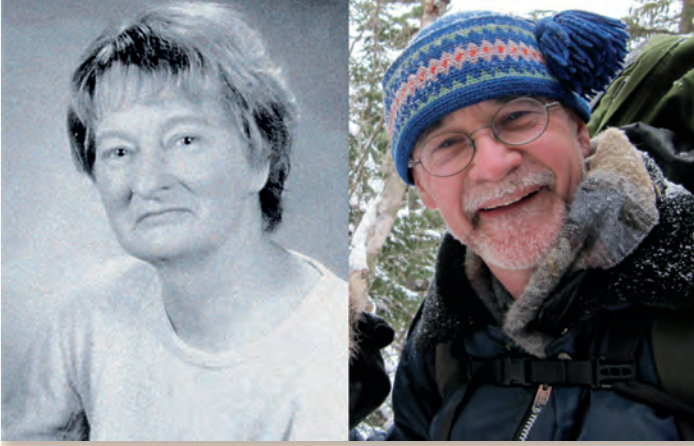
Montréal, Le Noroît, coll. « Chemins de traverse », 2012, 472 p., 27 \$.

Dans la pitié de l'autre

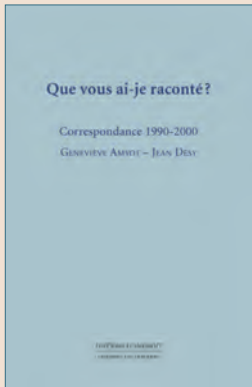
Un jeune médecin écrit à une poète pour lui dire son admiration. La poète lui répond par une lettre qu'elle qualifie elle-même de « plaintive ». Et le médecin de la relancer : « Merci, Geneviève Amyot, de répondre au pou, à la tique, au morpion que je suis » (p. 11). Le ton est donné pour ce qui durera une décennie et dévoilera l'espace privé de ces faux jumeaux.

D ès les premières lettres, tout va lier ces deux êtres qui choisiront de s'écrire avec une grande franchise, comme on s'adresse à son journal. Ils savent déjà ce qu'ils ont en commun : l'amour des enfants et du temps passé en famille, le rejet du monde universitaire et de tout académisme, l'horreur des mondanités, de ce qui leur semble faux ou dénué d'âme, de tout ce qui ne prête pas au véritable don.

Jean Désy et Geneviève Amyot étaient assoiffés d'échange. Lequel des deux a opté le premier pour un style épistolaire proche de la langue québécoise parlée, proche aussi de la prose poétique d'Amyot quand elle laisse courir le crayon tout le long de sa pensée avec un talent qui ne supporte pas la contrainte ? Gageons que Jean Désy s'est d'abord reconnu en lisant Geneviève Amyot et qu'il lui a ouvert la porte d'une langue commune, et qu'elle s'est empressée



GENEVIÈVE AMYOT ET JEAN DÉSY



d'acquiescer à cet univers comme si elle retournait en poésie, comme si elle entraînait, chaque fois, dans la chorégraphie d'un nouveau poème.

D'ailleurs, les lettres d'Amyot ressembleront souvent à ses livres, et sa pensée, son écriture y atteindront des sommets. Il m'est arrivé de penser à Virginia Woolf en la lisant, et parfois au journal de Marie Uguay. Du bord de la mer, elle confie à son correspondant : « Je n'ai envie de dire à personne cette intimité ici de mon cocon reformé à la faveur des vacances, je me replie sur "nous-mêmes" et m'y ressource merveilleusement, et il y a ce soleil incroyable, et nous sommes visités, dans cette vie lente et douce, par toutes sortes d'êtres de toutes les grandeurs. » (p. 205) Chose fascinante, nous assistons aussi à la gestation, à l'écriture et à la publication de ce qui deviendra peut-être le livre de Geneviève Amyot le plus poignant, *Je t'écrirai encore demain*.

Deux colères additionnées font une joie

Le médecin, lui, en plus d'apprendre à naviguer dans le monde littéraire — où il essuie le refus des éditeurs — se plaint, jusqu'au quasi-désespoir, de la société clinquante et bruyante que le Sud lui propose quand il rentre du Grand Nord, où il est allé pratiquer la médecine pour un temps. Se plaint aussi de ses deuils familiaux. On craint pour la santé et les capacités de celui qui, dans quelques années, devra enseigner à son tour la médecine et la littérature. Souvent, dans ses lettres, il réclame plus d'innocence et de rêverie, moins de lucidité. Or, les Québécois ont beau haïr les intellectuels, le lecteur, lui, parce qu'il a marché jusqu'à ce livre, aurait voulu un peu plus de profondeur ou de rigueur dans la réflexion, justement, et moins d'émotivité.

En tournant les pages, on s'aperçoit que ce qui a poussé Désy et Amyot l'un vers l'autre, c'est le fait que le monde actuel les répugne par beaucoup d'aspects — bien qu'ils y soient souvent plongés à cause de leurs obligations. Le nid familial, avec sa grande part de vie concrète, une vie dédiée à l'espèce, est peut-être tout ce qui sauve du désespoir ces deux marginaux bouillants de colère qui un jour ont eu la bonne idée de s'appuyer l'un sur l'autre. Au bout du spectre, il y a l'écriture : la passion qui les tient vivants, chacun de son bord.

Mais la maladie a rattrapé Geneviève depuis un moment, depuis qu'elle en a fini avec l'éprouvante écriture de *Je t'écrirai encore demain*. Les lettres prendront un ton assez dramatique, et, vers la fin, atteinte du cancer, la femme s'interrogera après huit ans de correspondance : « Pourquoi nous écrivons-nous ? » (p. 440) La mort approche, l'effroi, mais reste la grande chaleur que peuvent se communiquer un médecin et une poète qui s'aiment depuis les premiers mots échangés.

1. Cette correspondance a déjà fait l'objet d'un texte sous la rubrique « Essai », signé par Claudine Potvin (n° 148, hiver 2012, p. 58). Nous avons cru bon d'en faire ressortir la dimension poétique en demandant à notre collègue Rachel Leclerc de le relire pour nous.



LISA CARDUCCI

Avec mais sans toi

Trois-Rivières, Écrits des forges, 2013, 60 p., 14 \$.

Comme des câlins venus d'Orient

Lisa Carducci vit très loin de notre province puisqu'elle habite la Chine depuis vingt-trois ans. Nul n'étant prophète en son pays, cette poétesse, nouvelliste, traductrice et romancière a remporté, nous apprend le communiqué, une soixantaine de prix en Europe.

Elle nous envoie des poèmes composés selon l'humeur du jour, selon le décor et la nature qui l'entourent. Écrits à Bali ou à Singapour, à Guangxi ou à Beijing, en Corée, au Tibet et ailleurs encore, ils sont plutôt zen, ces poèmes dont la manière, par le fond et par la forme, rappelle parfois le haïku : textes courts disant le côté éphémère de l'instant. Je confesse mon incompetence à apprécier ce genre de sensibilité ; mais la part d'émotion, de rêverie qui s'en dégage, pour être universelle, en fait justement une poésie qui trouvera toujours des lecteurs, de ceux qui cherchent quelques vers bienfaisants, simples à lire, comme une fontaine pour l'esprit, une tisane de tranquillité à boire après les aléas d'une journée trop chargée.

Au fond, n'est-ce pas l'un des rôles de la poésie : créer une présence ? « Une mélodie / aux jambes fines / déambule / nue / parmi les parfums / du jardin / mon rêve brûlant / béante blessure / ne connaît point / de baume » (p. 15) À ces lecteurs, parleront aussi les horizons, les étoiles, les étangs et cette absence, cette évanescence de l'amour, ce secret au fond de soi-même que seule la poésie est capable de transmettre tout en le préservant. Surtout, on rêverait d'écrire une page comme celle-ci, ne serait-ce que pour se trouver à Bangkok, où elle fut composée : « Il se rit de moi / me happe me griffe / me pique / le vent se tait / se terre / nul ne prend ma défense » (p. 16)



LISA CARDUCCI